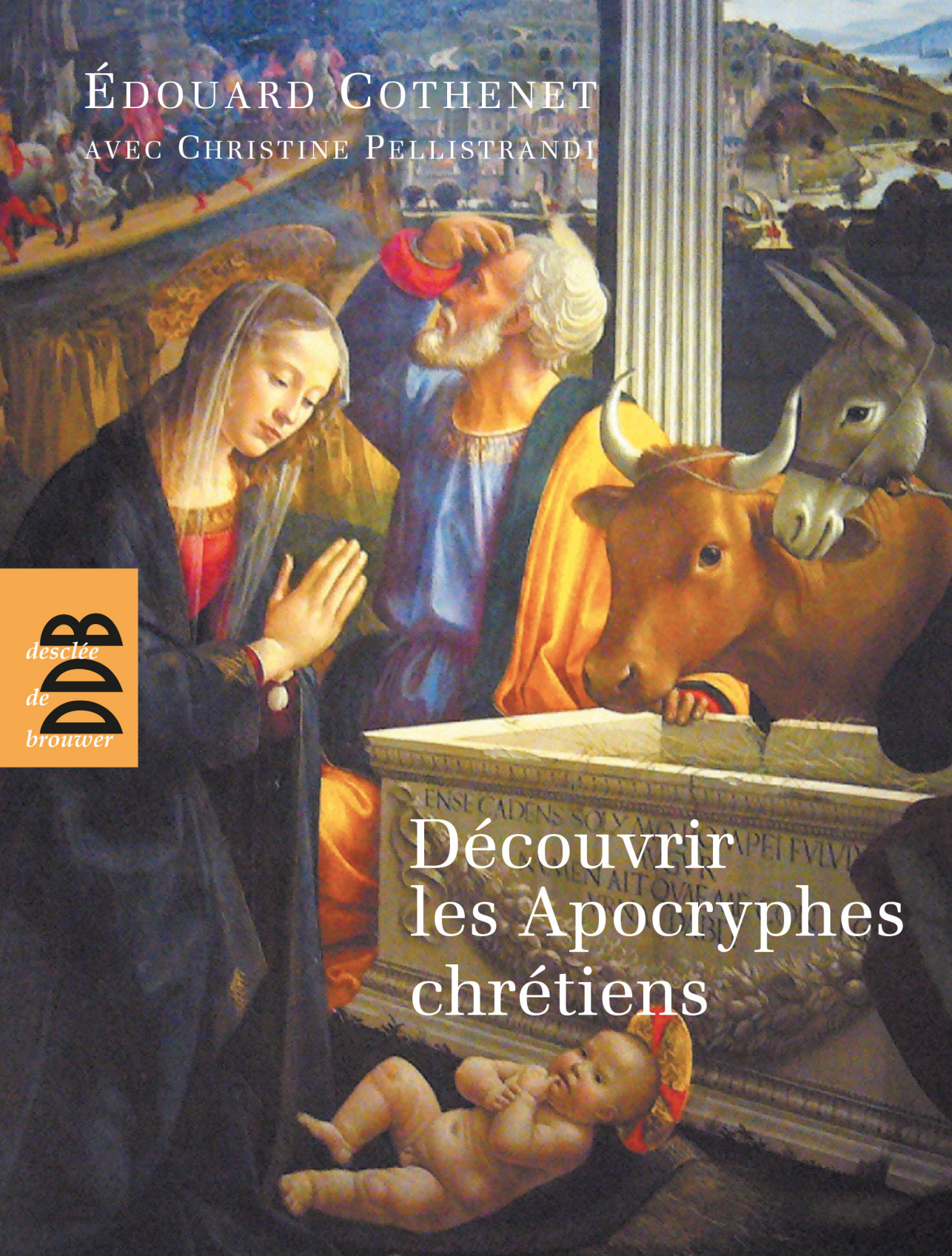




ÉDOUARD COTHENET
AVEC CHRISTINE PELLISTRANDI

desclée
de
DDB
brouwer

Découvrir
les Apocryphes
chrétiens

Découvrir les Apocryphes chrétiens

Édouard Cothenet

Découvrir les Apocryphes chrétiens

Art et religion populaire

Illustrations choisies et commentées
par Christine Pellistrandi

Desclée de Brouwer

© Desclée de Brouwer, 2009
10, rue Mercœur – 75011 Paris
ISBN : 978-2-220-06133-7
ISBN pdf : 9782220088983

Introduction

Nous assistons actuellement à un grand engouement pour la littérature désignée comme apocryphe, en raison du parfum de secret à percer qui s'attache au mot. Qu'est-ce que l'Église nous a caché? Qu'est-ce qui met en danger son enseignement et son organisation? Telle est l'une des raisons du succès incroyable du roman *Da Vinci Code* avec les spéculations sur les relations entre Jésus et Marie-Madeleine. Que dire du battage publicitaire fait au moment de la divulgation de l'*Évangile de Judas*, au printemps 2006? Il nous semble important de présenter le dossier de la manière la plus objective possible, en citant de larges extraits des œuvres dont nous caractériserons les orientations majeures.

Un terme aux sens variés

Apocryphe est le décalque d'un mot grec (*apokryphos*) qui veut dire caché. S'agirait-il d'une littérature secrète, cachée parce que suspecte? En fait, le mot est appliqué aussi bien à des écrits qui ont connu une très large diffusion comme le *Protévangile de Jacques* ou l'*Évangile de Nicodème* (ou *Actes de Pilate*), qu'à des écrits restés dans l'ombre comme l'*Évangile de Pierre*.

Les protestants désignent comme *apocryphes* les livres juifs qui ne font pas partie du canon hébraïque, mais qui sont reconnus comme inspirés par les anciennes Églises, grecques et orientales, et par l'Église catholique. À titre d'exemple, citons les compléments grecs du livre de Daniel, le livre de Ben Sirach, le livre de la Sagesse, écrit à Alexandrie vers le milieu du 1^{er} siècle avant J.-C., mis sous le patronage de Salomon, le sage par excellence. Pour la littérature juive des alentours de l'ère chrétienne, on emploie souvent le terme d'*Écrits intertestamentaires*. C'est le titre donné à la traduction publiée dans la collection de la Pléiade sous la direction d'A. Dupont-Sommer et de M. Philonenko. L'expression laisserait à entendre que ces écrits ont été composés dans la période située entre la fin de l'Ancien Testament et le début du Nouveau Testament. En réalité, tel de ces écrits (une partie d'*Hénoch*) est antérieur au livre de Daniel (vers 165 avant Jésus-Christ), tel autre (*IV Esdras*) est contemporain de l'Apocalypse de Jean (fin du 1^{er} siècle de notre ère).

État de la recherche

En Allemagne, en Italie comme dans le monde anglo-saxon, ont paru de savants recueils auxquels nous renverrons éventuellement. Dans le monde francophone, on assiste depuis une trentaine d'années à un regain d'intérêt marqué par la fondation en 1981 de l'Association pour l'étude de la littérature apocryphe chrétienne (Aelac). Par la collaboration entre spécialistes des diverses langues anciennes, elle publie de nombreuses études reconnues internationalement, bien loin des extravagances qui font la joie des

publicistes. Dans les deux forts volumes de la Pléiade publiés en 1997 et 2007, on trouvera le meilleur de leurs recherches. C'est à ces traductions que nous renverrons constamment.

Les responsables de l'édition renoncent à une définition simple d'un phénomène de si grande ampleur et présentent cette bibliothèque dont la production s'étagea dans le temps, du II^e siècle de notre ère au Moyen Âge – et dans l'espace, de l'Éthiopie à l'Irlande, avec pour centres de production l'Égypte et la Syrie –, en ces termes :

*Ce sont des textes qui ont consigné des traditions mémorielles concernant des personnages ou des événements bibliques, des figures du christianisme ou de la tradition juive, tels Isaïe ou Esdras, ce sont des écrits de genres variés, d'époques et de provenances diverses, conservés dans de nombreux manuscrits, en toutes sortes de langues*¹.

Cet ensemble présente un caractère très hétérogène.

On constate la grande diversité des genres littéraires et la production de textes pendant plusieurs siècles. Beaucoup de textes grecs n'ont été conservés que dans des traductions en syriaque, en géorgien, en arménien, en vieil irlandais... La périphérie de l'Église, comme la Géorgie, l'Éthiopie, l'Irlande, s'est montrée plus conservatrice en la matière que les centres de Rome et de Constantinople, soucieux d'orthodoxie et excluant les textes suspects.

1. Citation tirée de l'excellente introduction générale dans *Écrits apocryphes chrétiens*, t. I, p. 9.

D'un mot familier, on pourrait qualifier cette bibliothèque de « supermarché de l'imaginaire chrétien » ! Encore faut-il bien entendre cette formule. Si l'imagination supplée au manque de données « historiques », les auteurs d'apocryphes ont voulu répondre à des questions de leur temps, combler des vides, promouvoir la vénération des saints, multipliant les récits de miracles. La volonté d'intéresser le public, en utilisant les ressorts du roman, est au service d'un enseignement sur des points importants comme celui de la naissance du Christ, de sa Passion et de sa résurrection, sur son retour à la fin des temps, sur le sort des défunts. Sur ces sujets, nos textes fournissent des réponses diverses, en rapport avec les divers courants de l'Église ancienne. Les *Actes de Pierre* prennent position sur la question du pardon à accorder aux grands pécheurs. Les *Actes de Thomas*, riches de formules liturgiques, sont à prendre en considération pour l'étude des anciennes liturgies syriaques. Quant aux *Actes d'André*, ils contiennent un essai d'apologétique spiritualiste, destiné à des intellectuels. Nos textes demandent souvent une lecture au second degré et ne manquent pas d'intérêt pour l'historien des mentalités. Les récits n'ont cessé d'inspirer les rédacteurs de Vie des saints, comme Grégoire de Tours, le Pseudo-Abdias et Jacques de Voragine en Occident, Syméon le Métaphraste en Orient (X^e siècle). À leur suite, les artistes y ont puisé largement : qu'on pense au cycle de la nativité de Marie ou à la scène du crucifiement de Pierre la tête en bas. Une bonne part de l'iconographie chrétienne est incompréhensible sans leur connaissance, comme E. Mâle eut le mérite de le souligner en

son temps². Les illustrations de ce volume, si bien commentées par Mme Christine Pellistrandi, à laquelle je tiens à exprimer toute ma gratitude, en donneront quelque idée.

Écrits apocryphes et écrits gnostiques

Le point délicat consiste à faire le partage entre cet ensemble si disparate et les écrits gnostiques, mieux connus depuis la publication des treize codices de Nag Hammadi, découverts en Haute-Égypte en 1945³. C'est ainsi que l'*Évangile de Thomas*, considéré comme l'un des évangiles apocryphes, n'est connu en entier que par sa version copte du *Codex 2* de Nag Hammadi.

Globalement la littérature gnostique est une littérature savante, destinée à des initiés, non à un large public. Sur la base de vieux mythes, les gnostiques cherchent à rendre compte de l'origine du mal et du désordre du monde. Pour eux, l'opposition entre l'esprit et la matière est irréductible. Ils s'opposent radicalement tant à l'optimisme de la Genèse (Dieu vit que cela était bon!) et du stoïcisme qui célèbre le *Logos* divin présent dans tout le *kosmos*. Les questions suivantes, posées par Théodote, un maître gnostique de la fin du II^e siècle, illustrent bien les problèmes à résoudre : « Qui étions-nous ? », « Que sommes-nous devenus ? », « Où étions-nous ? », « Où avons-nous été jetés ? », « Vers quel but nous hâtons-nous ? », « D'où sommes-nous rachetés ? », « Qu'est-ce que

2. François BOESPFLUG, « L'art chrétien constitue-t-il (ou a-t-il constitué) un évangile apocryphe de plus ? », in *Les Apocryphes chrétiens des premiers siècles* (Desclée de Brouwer, 2009), p. 121-148.

3. *Écrits gnostiques*, sous la direction de Jean-Pierre MAHÉ et Paul-Hubert POIRIER, Paris, Gallimard, 2006, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».

la génération ? Et la régénération ?⁴ ». À la naissance, l'élément spirituel de l'homme devient prisonnier du corps, selon le jeu de mots platonicien : *sôma* (corps)/ *sêma* (prison). Le salut ne peut advenir que par la révélation qui permet aux « spirituels » de découvrir l'élément divin présent en eux et d'échapper ainsi aux dures nécessités d'un monde soumis à un destin aveugle.

Les origines de la gnose constituent l'un des points les plus discutés dans la recherche actuelle. On s'accorde à reconnaître dans les religions orientales, dans des spéculations dérivées de Platon, dans le mysticisme juif, les sources d'inspiration pour la gnose polymorphe, antérieure au christianisme. Des chrétiens cultivés s'y rattachèrent, voyant en Jésus le révélateur qui permet à l'initié de trouver le salut par la connaissance (*gnôsis*) de soi. Un passage des *Actes de Jean* sur la croix de lumière (*infra*, p. 175), l'*Hymne de la perle*, inséré dans les *Actes de Thomas* (*infra*, p. 203), illustrent cette influence de la gnose sur des auteurs chrétiens. Par contre, on trouve une vive polémique contre le gnosticisme dans les *Actes de Pierre* où Simon le Magicien apparaît comme son chef de file.

Faut-il parler d'apocryphes du Nouveau Testament ?

On estime assez couramment que les apocryphes ont constitué un ensemble concurrent du Nouveau Testament. L'idée remonte à un grand chercheur allemand, J.-A. Fabricius, qui en 1703-1719 publia en deux volumes un *Codex apocryphus Novi Testamenti*,

4. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Extraits de Théodote* 78.

appelé à un grand succès. Au XIX^e siècle, K. von Tischendorf, l'heureux découvreur du *Sinaiticus*, contribua grandement à l'élargissement de nos connaissances par la publication de nombreux manuscrits. Faut-il donc penser qu'en marge du Nouveau Testament il existait un recueil d'écrits parallèles, les uns du genre évangélique, d'autres narratifs comme les *Actes des Apôtres*, d'autres en forme de lettres ou d'apocalypses? En réalité, l'immense bibliothèque mise sous le vocable « apocryphes » n'a jamais été rassemblée avant l'époque moderne. Les écrits circulaient séparément, avec des fortunes très diverses et une grande liberté des copistes dans la transmission. Il convient d'insister sur ce point : les écrits qui entreront dans le Canon des Écritures ont été transcrits avec beaucoup de soin, les variantes n'étant en définitive que secondaires. Tout autre est la situation des écrits apocryphes. À part quelques exceptions, comme celles du *Protévangile de Jacques* et des *Actes de Pilate*, dont le texte primitif peut être retrouvé avec précision, le plus souvent les éditeurs doivent se borner à déterminer les grandes familles de textes sans pouvoir remonter à l'original. De plus, les copistes ne se sont jamais gênés pour faire des coupures, si le texte transmis leur semblait trop long, ou pour introduire des morceaux secondaires. Cette liberté dans la transmission montre bien que ces textes ne s'imposaient pas comme documents normatifs de la foi commune.

De la fixation du Canon des Écritures au rejet des apocryphes

D'où vient qu'une partie de cette littérature foisonnante ait été occultée au cours des âges? La fixation progressive du Canon des